

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	22 (1934)
Heft:	438
Artikel:	L'aide aux chômeuses dans le canton d'Appenzell
Autor:	M.F.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-261689

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Neuchâtel. Puis, après les excellentes paroles officielles de rigueur (les autorités cantonales et communales, de nombreuses Sociétés artistiques et philanthropiques avaient répondu à l'invitation de la Société d'histoire et de l'Association des Billodes), après les paroles officielles, se fit entendre une voix chaude, prenante, qui disait comment cette exposition avait été conçue et réalisée.

C'est à cela que s'en tint, pour le moment, Mme Marguerite Evard, Dr. ès lettres et professeur à l'École normale du Locle. Si elle ne l'a étudiée méthodiquement que depuis quelques mois, la figure de Marie-Anne Calame lui était familière dès son enfance: parents proches ou lointains, vieux amis, vieilles demeures, tout lui parlait de cette femme extraordinaire. Mais vint le moment où Mme Evard voulut avoir des précisions, des documents. Comment les trouver, après l'incendie qui, en 1901, détruisit les archives des Billodes? Avec un flair infatigable, elle releva une piste, puis une autre, et une autre encore. Les trouvailles se multiplièrent; Mme Evard communiquait sa « calamité » à tout son entourage. Je crois bien que tout Loclois qui se respecte a été peu ou prou rabatteur, dans cette chasse au document. C'est ce qui donne, aux séances qui ne sont pas encore achevées, leur frémissement particulier. « Ce sont les autres qui ont tout fait je n'ai qu'à lire la gerbe », disait-elle en réponse aux félicitations. Gerbe liée avec amour et avec goût, réussite qui continue « le miracle des Billodes », par lequel subsiste, depuis 120 ans, cette maison des pauvres, qui n'a jamais possédé de réserves, et qui vit de foi et de charité. Par le même miracle, dès qu'est prononcé le nom de Marie-Anne Calame, tous les intérêts matériels sont oubliés: artisans, négociants, maîtres, docteurs, renoncent à tout profit. L'éditeur, ou plutôt l'éditrice, du volume de circonstance qui sort de presse, la maison « Atar » qui l'a enrichie de magnifiques clichés (sans parler de l'auteur), la Compagnie d'assurances qui garantit les précieux objets exposés, travaillent avec un pareil désintéressement. Et le miracle continue, les collections s'enrichissent, et l'œuvre de Marie-Anne Calame brille d'un éclat toujours plus vif.

Qui était-elle au juste? On le saura en lisant le livre de Mme Evard, ou l'analyse qu'en va donner le *Mouvement Féministe*. Notre propos n'était que d'amorcer cette lecture, en essayant de rendre quelque chose de la ferveur avec laquelle on a fêté cette « sainte », pour nous servir d'une épithète lancée par M. Thévenaz, président de la Société cantonale d'histoire. Cette ferveur émane tout naturellement de la « sainte ». Mais il a fallu sa biographie pour propager l'évincelle. Elle fait si bien corps avec son héroïne, qu'en vénérant l'une, on admire l'autre. Bon nombre de personnes ont travaillé à la commémoration de Marie-Anne Calame, mais toutes s'effacent, avec un éclair de joie dans les yeux, devant « la plus gentille des marguerites », comme l'appelait une mignonne orpheline, lui tendant sa gerbe de fleurs symbolique.

Et lundi soir, en conférence publique, à l'Association des « Femmes graduées d'Universités » dont elle préside la section neuchâteloise (comme elle préside la section suffragiste locloise) Mme Evard présentait, quelques moments après, Marie-Anne Calame piétiste comme l'une des pionnières intellectuelles, voire féministes. Et lundi soir, ce fut une autre note encore, intime et familière; toujours avec la même aisance d'improvisation, elle évoquait toute

La tâche actuelle des femmes qui veulent la paix

Discours prononcé à l'un des lundis organisés par le Comité International féminin pour le Désarmement, à Genève, pendant l'Assemblée de la S. d. N.

On dit que l'heure la plus sombre est celle qui précède l'aube. Mais, dans les affaires internationales, il n'est pas sûr que l'heure la plus sombre soit nécessairement suivie d'une aube; et comme seule la folie de l'humanité a produit la crise actuelle, seule la sagesse des hommes peut y porter remède.

... Si la Conférence Économique, puis la Conférence du Désarmement, n'ont pas abouti jusqu'à présent, ce n'est pas parce que les gouvernements ont différé d'opinion sur des questions techniques, mais parce qu'ils n'ont pas voulu coopérer au moyen d'accords universels, ou même régionaux, en se faisant des concessions mutuelles nécessaires.

Il nous faut donc, nous, femmes, continuer patiemment notre œuvre d'éducation de l'opinion publique, en lui montrant la nécessité impérieuse de la coopération universelle dans tous les domaines de l'activité humaine, mais essentiellement dans le domaine politique et dans le domaine économique, parce que c'est là que le moindre échec menace l'édifice tout entier.

A mon sens, la tâche de nos organisations féminines est triple.

1. Il nous faut d'abord instituer une éducation systématique de la conception moderne et réaliste de l'organisation du monde, et montrer la nécessité de payer à son prix la sécurité mutuelle; il nous faut faire comprendre qu'il vaut mieux faire face aux risques éventuels de l'assistance mutuelle plutôt que de se laisser entraîner sans réagir vers un nouveau conflit, dont les dangers d'ancrage et de misère sont, eux alors, évidents.

2. Il nous faut nous baser sur les révélations

tions fournies par l'enquête américaine sur la clique internationale des armements pour réclamer instamment un contrôle strict, tant national qu'international; il nous faut, dans tous les pays à gouvernement démocratique, mettre sur pied une campagne parlementaire; et enfin, et surtout, il nous faut veiller à ce qu'aucun gouvernement ne cherche à entraver les efforts faits pour démasquer les entreprises de fabrication d'armes, qui constituent les branches nationales de cette vaste combinaison internationale. Il nous faut aussi insister auprès de tous les gouvernements pour qu'ils acceptent les recommandations de la Commission pour la réglementation du trafic et de la manufacture privée et officielle d'armes et d'engins de guerre.

3. Il nous faut enfin nous opposer sans relâche à la nouvelle course aux armements, en critiquer l'utilité à éviter des dangers concrets, et quand nos militaristes réclament une augmentation des armements sous prétexte d'obligations internationales, leur demander de préciser ces soi-disant « obligations ».

Il est courant de dire que nous avons contre nous la peur et l'instinct combattifs naturels à l'humanité; mais ne serait-il pas plus exact de dire que l'hypocrisie et la corruption sont nos principaux ennemis ?

En effet, le monde moderne n'est-il pas la preuve que l'instinct de collaboration de l'homme est plus fort que son instinct combattif ? Notre civilisation dépend de ce sentiment de coopération et de sécurité individuelle et collective, et nous considérons comme un retour à la barbarie l'affaiblissement de ce sentiment.

Je ne puis pas croire que le nationalisme intransigeant est naturel à l'homme, alors que chaque actionnaire de chaque fabrique d'armes est prêt, en échange d'un dividende, à fournir les pires ennemis de son pays des engins de destruction les plus perfectionnés; alors que les gouvernements tolèrent que leurs ressortissants vendent à des pays déshérités des catégories d'armes interdites; alors que l'on prépare des guerres pour faire des expériences avec la chair et le sang humains.

C'est là qu'est la corruption.

On nous dit avec un mépris hautain que nous n'avons pas songé aux conséquences que pourraient avoir des sanctions économiques prises contre un Etat; mais ne voyons-nous pas que, pour protéger la vente de porcs, de tomates ou de morues, des gouvernements n'ont aucun remord à porter atteinte aux moyens d'existence et à la prospérité de leurs voisins par des restrictions ou du contingentement ? N'est-il pas d'une hypocrisie flagrante de prétendre que l'on ne peut pas employer par consentement mutuel, contre la guerre, l'esprit de conquête, des armes que l'on utilise si facilement pour protéger les intérêts de quelques-uns ?

C'est là qu'est l'hypocrisie.

Dans tous les pays, nous avons contre nous les ministres de la marine, de la guerre, de l'air, les savants qui, dans leurs laboratoires, fabriquent des gaz toxiques, la presse, qui est payée par les fabricants d'armes. Leur raison d'être est de penser à la guerre, de préparer la guerre, et nous prodiguent la richesse de nos pays à les entretenir.

Pour s'opposer à ces forces du mal, nous avons des ministres de la paix dans des gouvernements déshonorés et débordés, des moyens de recherches réduits, des services sociaux diminués ou suspendus. Les industries qui dépendent de la paix et du bien-être général se querellent pour s'assurer des marchés précaires, au lieu de s'unir contre cette pieuvre maléfique, l'industrie des armements et des produits chimiques de guerre, qui suce la prospérité du monde.

Nous autres femmes, les dernières venues parmi les citoyens responsables, ne devons pas conserver nos cerveaux calmes et nos coeurs chauds, pour dévoiler toute hypocrisie nouvelle, combattre toute corruption nouvelle, nous consacrer à cette œuvre d'éducation, et faire usage de nos droits politiques, là où nous les possédons, pour la cause de la paix organisée ?

MARGERY I. CORBETT ASHBY.

L'aide aux chômeuses dans le canton d'Appenzell

L'Assemblée de l'Alliance à Genève, au début d'octobre, a donné à plusieurs d'entre nous l'occasion de voir de près l'œuvre si intéressante d'aide aux chômeuses appenzelloises, entreprise et suivie avec dévouement et conviction par Mme Clara Nef, présidente de la *Frauenzentrale* d'Appenzell.

Il y a trois ans que cette organisation a inauguré à Walzenhausen une industrie nouvelle, celle des pantalons pour garçons, qui occupe une trentaine de femmes. Les brodeuses aux doigts déliés ont très vite constitué d'excellentes ouvrières dans cette branche difficile et spécialisée de la confection, et d'autre part, grâce à l'appui donné par des Sociétés féminines de Suisse orientale, auxquelles un appel pressant avait été adressé, des débouchés relativement importants se constituent assez vite. C'est ainsi que, par exemple, l'orphelinat de garçons de la ville de Berne

ne veut pas d'autres pantalons pour ses pupilles que ceux des chômeuses d'Appenzell !

Mais cette industrie ne fournit pas du travail aux femmes d'une seule commune, les infatigables protagonistes de la lutte contre le chômage dans ce canton eurent l'idée d'étendre leur activité à une autre forme de confection, celle du pantalon de ski. Etant donné la généralisation de ce sport, étant donné encore que la mode actuelle veut que les femmes portent elles aussi des pantalons pour le pratiquer, il y avait là une nouvelle source de débouchés à ne pas laisser échapper. Ce travail fut donc confié aux chômeuses des deux autres communes du canton, et nous en avons vu les résultats à Genève.

Résultats du plus haut intérêt, aussi bien du point de vue technique que du point de vue social. Non seulement l'étoffe est excellente et la coupe parfaite, mais la confection, si difficile, est extrêmement soignée et réussie en tous points, nous a assuré une spécialiste. Une trentaine de femmes sont occupées à domicile à cette confection, qui ont d'abord fait un apprentissage dans un atelier installé à cet effet. Elles gagnent,



Les femmes et les livres

Un poète européen : Ricarda Huch
(A l'occasion de son 70^e anniversaire.)

Nous fêtons cette année une femme et un poète, une personnalité européenne dans son éternelle jeunesse spirituelle: Ricarda Huch.

La grande poétesse allemande est devenue une créatrice européenne dont l'œuvre puissante s'étend au loin, jusqu'au lieu où se groupe et prend contact tout ce que les nations ont de plus noble. Cherche-t-on un symbole pour cette grande figure, immédiatement l'on songe à l'Iphigénie de Goethe, unissant si merveilleusement en elle la conception antique d'une vie libre et fière, et la charité du christianisme.

Iphigénie, c'est Ricarda Huch, la femme, le poète, la voyante, en qui s'harmonisent admirablement l'esprit classique et l'âme du romantisme, l'Hellade et la Germanie, comme ce fut avant elle, et d'une façon incomparable, le cas pour Goethe.

D'un effort héroïque, cette femme poète a projeté dans notre monde si opposé aux

mythes, un mythe nouveau, qui, une fois encore, synthétise et représente l'homme comme une image de Dieu dans la grandeur totale de ses forces divines et humaines. C'est l'essence même de ce legs spirituel que Ricarda Huch ne considère pas comme un simple héritage, mais comme une mission qu'il lui est imposé de remplir. Un hellénisme européen a revêtu dans cette âme allemande, et y a revêtu une forme admirable. Cette œuvre puissante se courbe comme une voûte gigantesque de l'Horloge au-dessus de la colline du Golgotha, sur les régions du Moyen-Âge, sur les jardins du romantisme, sur les champs de bataille de l'Italie luttant pour la liberté, jusqu'aux jours de l'humanité glorieuse dont rêvait Bakounine. Oeuvre éminemment européenne par l'abondance des éléments historiques, la clarté de ses vastes perspectives, autant que par son interprétation créatrice de la vie.

Ricarda Huch est un poète épique, et c'est dans le domaine de la poésie que son talent a pu le plus puissamment se réaliser. Mais cette grande artiste est aussi une historienne exacte; et de cet accord de l'art et de la science sont issus ses chefs-d'œuvre: *L'histoire de Garibaldi*, et *La grande guerre en Allemagne*. Dans ces œuvres, de tout son cœur tumultueux, elle a ressuscité l'histoire avec puissance; avec maîtrise et avec une apparente aisance, elle a dominé la matière gigantesque de ces épopees, de même qu'elle a su incarner dans les héros de ces temps historiques le peuple pour lequel ils combattaient. Dans *La grande guerre*, la plus puissante de ses



Cliché Jus Sufragii.

Ricarda HUCH

œuvres, les innombrables figures émergent du feuille de l'histoire, puis y retombent, comme les sons mouvants d'une mélodie infinie, les vagues d'un flane sans fin.

On a souvent, et avec justesse, mis en relief la parenté spirituelle de Ricarda Huch avec les deux grands écrivains suisses, Gottfried Keller et Conrad-Ferdinand Meyer, auxquels, certes, elle doit beaucoup. Par contre, on ne s'est pas avisé d'autres analogies, non moins importantes. Par exemple, à la lecture de ses premiers romans, l'on est surpris par les nombreux monologues placés par le poète dans la bouche de ses personnages, comme le cheur de la tragédie antique, qu'elle a ressuscité et introduit avec un art parfait dans la poésie épique. Plus tard, elle fut influencée par Goethe, et sans doute aussi par Luther et le Freiherr von Stein, auxquelles elle a consacré des œuvres admirables, de même qu'à Gottfried Keller. Toutefois, c'est toujours la Bible qui reste pour elle la source d'inspiration préférée.

Après les grands cycles de l'histoire, le poète, volontairement, s'efface, et ses livres s'appellent alors: *De l'essence de l'homme*; *La foi de Luther*; *La dépersonnalisation*; *Tradition*; *Le sens de l'écriture sainte*. C'est maintenant l'essence éternelle de l'homme qu'elle cherche à pénétrer en la reliant à l'essence de l'éternel. De l'histoire et de la tradi-

nous a-t-on dit, de 2 fr. 50 à 3 fr. 50 par jour, ce qui, en période de chômage, est assurément appréciable! Un esprit excellent, admirablement compréhensif de toutes les difficultés de cette période de crise, présidé à toute cette organisation, qui ne peut qu'être admirée et soutenue par toutes celles qui préoccupent leurs responsabilités dans la lutte contre le chômage.

Car, bien que la *Frauenzentrale* ait recours aux soins d'une voyageuse pour faire connaître cette nouvelle industrie hors des limites du canton, il est indispensable que les membres des Sociétés féminines apportent aussi leur appui. Nous leur adressons un appel tout spécialement pressant, en ce qui concerne finançant auquel va bientôt succéder la saison hivernale des sports. L'organisation appenzelloise de travail à domicile est à même de fournir des pantalons de ski pour garçons, jeunes filles et adultes, en cinq grandes (s'adresser à l'*Appenzellische Frauenzentral Heimarbeit Waldstatt*), et des pantalons de garçons et garçons, en 16 modèles différents (*Heimarbeitbeschaffung, Walzenhausen*). Les prix sont extrêmement raisonnables. Faites vos commandes, Mesdames!

M. F.

Notre programme et les temps actuels

(Suite de la 1^{re} page)

Il n'est pas difficile de dégager de ces faits les principes directifs de l'Alliance, ceux dont elles s'inspiraient dès la première heure et qui sont la raison de vivre. Elle est dans les meilleures traditions helvétiques, car elle respecte entièrement l'indépendance des groupes locaux et cantonaux. Elle lutte pour le bien des villes, des cantons, du pays et voit, plus haut encore, le bien général de l'humanité. Dans certains milieux, la conception étaisite se heurte à la conception collectiviste, nous essayons de faire la part de chacune de ces tendances et de garder le contact avec les réalités quotidiennes, de n'avoir pas plus d'idées préconçues, que de préjugés; toutefois, nous sommes persuadées qu'il faut, pour faire de bonne besogne, la collaboration de tous: hommes et femmes et de l'Etat. Nous appuyons l'initiative privée chère à ceux de droite, et la législation sociale chère à ceux de gauche; on ne peut donc nous reprocher de défendre les uns et d'attaquer les autres.

Et la conférence souligne encore l'illégisimisme et le non-sens de ceux qui veulent faire de la politique familiale, et qui acceptent que celle qui est la cellule même de la famille en soit tenue à l'écart. Elle rappelle combien le sort de la femme qui travaille a retenu l'attention de l'Alliance, surtout dans ce sens que le travail féminin ne doit pas être le synonyme d'esclavage mais de libération. La preuve que nous ne constituons pas un danger, c'est que, suivant leur couleur politique, nos adversaires nous traitent tour à tour d'odieux révolutionnaires ou d'horribles conservatrices. Il ne faut pas confondre, dit encore Mme Cheneveld, tradition et idéal moral. La tradition comporte à la fois la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie, mais nous n'admettrons jamais qu'un élève la violence à la hauteur d'un idéal. Nous sommes contre toute violence, nous voulons collaborer dans un esprit de paix pour essayer de résoudre les problèmes qui se posent.

tion, elle dégagé le sens de l'être humain, et d'après la parole vivante de la Bible, elle montre à une humanité mécanisée, et presque dénuée du sens du divin, les lois éternelles selon lesquelles le brin d'herbe croît, l'homme vit, et les étoiles se meuvent. Quelques chapitres de ces livres cosmogoniques intitulés: *De la décadence des peuples; De la force rajeunissante de la mort*, etc., montrent comment cette femme se rapproche du Tout-Un, dont elle perçoit intuitivement, derrière la manifestation des phénomènes, l'action en laquelle elle croit, et dont elle suit infatigablement les traces, aussi bien dans l'histoire et la science que dans la poésie et la religion.

Nous la trouvons à une étape encore plus haute, déjà suprassessuelle dans ses derniers livres: *Tableaux de vies; Anciens et nouveaux dieux; Histoire de la révolution du XIX^e siècle en Allemagne*. Dans ces derniers ouvrages, sa puissante personnalité s'efface et son individualité s'absorbe dans un tout européen, dont elle n'est plus que la représentante anonyme.

Ce long pélerinage, le poète l'a achevé, ce chemin aride et escarpé de l'accomplissement du devoir, elle l'a suivi, conquérant, par un effort journalier, les grâces sans bornes accordées aux mortels. Et ce dont nous la remercions aujourd'hui, c'est d'avoir souffert pour cette cause; c'est d'avoir, par la force de sa volonté, porté le don reçu par elle de Dieu en partage à un tel degré de perfection, perfection devant laquelle, à l'occasion de cet anniversaire, nous nous inclinons avec respect et reconnaissance.

VICTOR WITTKOWSKI.

sent. Nous sommes aussi contre la violence entre nations et déplorons que la force brutale soit encore employée pour sauvegarder des intérêts particuliers à chaque pays. Il faut arriver à ce que l'intérêt de tous prime l'intérêt de quelques uns, que la justice et le droit prime la force, qu'un Dieu de justice prime un dieu politique. Actuellement les femmes suisses se lèvent en masse pour exprimer leur attachement à la démocratie qui réalise « la liberté dans l'ordre et l'ordre dans la liberté », selon Vinet; mais elles estiment que la démocratie a besoin des femmes, si les femmes ont besoin de la démocratie pour se réaliser. Dans les pays à dictature, on a chassé les femmes des postes qu'elles occupaient, où elles gagnaient leur vie, on les ravaie au niveau de productrices de soldats.

Malgré le ciel chargé, il faut garder confiance. Représenter-nous la Suisse sans travail social féminin? qu'adviendrait-il de presque toutes ses institutions d'entraide et de bienfaisance? Il ne faut pas croire avoir résolu la question en criant bien haut « la femme au foyer », et en renvoyant à ce foyer celle qui n'en a pas. Le monde va-t-il bien qu'on se prive délibérément de l'énergie, des capacités, de l'intelligence féminines? Pourquoi se passer volontairement, aveuglément de l'élément national représenté par la femme suisse? Pour régénérer la démocratie, on révisera la constitution fédérale; le faire sans le concours des femmes est une utopie, une erreur, une injustice; c'est renier le principe même de la démocratie. Il nous faut agir, lutter, rester confiantes, mais réclamer, pour le bien du pays, la place que nous avons méritée.

Voilà résumée trop brièvement cette belle conférence, dont le moins qu'on en peut dire est qu'elle fut aussi remarquable pour la forme que pour le fond.

L.-H. P.



DE-CI, DE-LA

Une féministe dans la stratosphère.

Nos lectrices savent-elles que Mme Jeannette Piccard, qui vient d'effectuer un Etats-Unis avec son mari une ascension dans la stratosphère, fut voici quelque dix ans, enrôlée dans nos rangs? C'était exactement en 1923, à ce Cours de Vacances suffragistes de Salvan, qui a laissé de lumineux souvenirs à toutes ses participantes. Mme Piccard, Américaine de naissance, mariée à l'un de nos concitoyens, mère de trois bébés, habitait Lausanne alors, et suivit ce Cours avec zèle et intérêt, ayant beaucoup de peine à comprendre comment ces droits, que les femmes américaines exerçaient déjà à ce moment comme une chose naturelle, nous étaient encore refusés à nous femmes suisses!

Les félicitations de ses anciennes « condisciples » de ce Cours de Vacances vont à Mme Piccard pour son bel exploit scientifique et sportif. Sait-on que c'est pour pouvoir accompagner son mari, partager les mêmes dangers, et faire les mêmes études que lui, qu'elle prit son brevet de pilote, qui lui permettait de s'envoler?

Glané dans la presse...

M. Poincaré féministe

Dans l'Oeuvre, Mme Maria Vérona rend hommage à la mémoire du grand homme politique que la France vient de perdre, et dont les qualités de caractère et d'intelligence forcent le respect de ceux qui n'appréciaient pas du tout sa politique :

— Vous savez bien que je suis féministe... jusqu'au suffrage... inclusivement.

C'est par ces mots que M. Raymond Poincaré, ancien président de la République, accueillait la présidente de la Ligue française pour le Droit des femmes qui venait le prier de faire partie du Comité d'honneur de la Ligue. La requête reçut immédiatement l'accueil le plus favorable, et M. Poincaré, en donnant son acceptation, rappela qu'il avait toujours soutenu les réformes tendant à améliorer la situation des femmes.

En effet, peu de temps auparavant, il avait même déclaré qu'il ne verrait nul inconvenient à l'admission des femmes à l'Académie. Certains de ces messieurs de l'Institut avaient dû devenir plus verts que leurs habits en lisant pareille déclaration!

Dès 1898, M. Raymond Poincaré avait déposé à la Chambre une proposition de loi tendant à permettre aux femmes d'exercer la profession d'avocat. C'est cette proposition reprise quelques années plus tard, par M. René Viviani, qui aboutit à la loi du 1^{er} décembre 1900, grâce à laquelle il y a aujourd'hui près de 400 femmes inscrites dans les divers barreaux de France et des colonies.

VARIÉTÉ

Une visite à l'école Hoda Charaoui au Caire

Lors de mon séjour en Egypte, l'hiver dernier, j'eus l'occasion de visiter l'école professionnelle et ménagère pour jeunes filles fondée par Mme Hoda Charaoui Pacha, au Caire. Mme Charaoui se donna la peine de m'y introduire elle-même, et de m'expliquer le but de cette fondation, propriété de l'Union Féministe égyptienne.

Le bâtiment se trouve dans la rue Qasr el Aini et l'entrée se fait par le jardin. Au rez-de-chaussée se trouve d'abord une grande cuisine à droite du corridor, avec un four français, de nombreux serviettes, et des tables où les élèves travaillent en groupes. Puis le corridor tourne, et coupe le grand bâtiment en deux. D'un côté se trouvent, après une petite salle de réception, les quatre classes d'école. Chaque classe a son institutrice qui est responsable de ses élèves, dont il y a peut-être une vingtaine pour chaque année scolaire. Les jeunes filles portent toutes une sorte d'uniforme: robe avec épaulettes et une ceinture, mais sans manches, et blouse blanche. Toutes ces fillettes ont l'air propre et intelligent. Parmi elles s'en trouvaient de toutes les nuances, du jaune clair européen jusqu'au noir des nègres du Soudan, avec leurs cheveux crépus.

La première classe avait à ce moment-là une leçon d'écriture. Ces enfants apprennent naturellement à lire et écrire l'arabe. L'arabe, on le sait, s'écrit de droite à gauche, avec des signes qui ressemblent un peu à la sténographie française Aimé-Paris, et les voyelles ne s'écrivent que lorsqu'elles sont longues et marquées. Pour nous Européens, il doit être difficile d'apprendre à lire l'arabe, mais ces fillettes, cependant, n'avaient pas l'air de s'en soucier plus que nos cadettes dans les écoles.

La seconde classe faisait de l'arithmétique. Celle-ci aussi est différente de la nôtre, les chiffres s'écrivent autrement. Dans la troisième salle se trouvait une grande carte de géographie de l'Afrique, car les jeunes Egyptiennes doivent aussi apprendre à connaître leur patrie! Enfin, la quatrième salle était celle des cadettes, une sorte de *Kindergarten*, où les toutes petites, c'est-à-dire des fillettes à partir de dix ans, apprennent à aller à l'école, pour ainsi dire. C'est une

classe préparatoire pour les années scolaires suivantes. Si je dis que c'était la classe des « toutes petites », c'est que, en Egypte, les enfants n'ont toujours semble être plus petites pour leur âge que les enfants de chez nous.

Outre cet enseignement plutôt abstrait, l'école donne aussi un enseignement manuel, les élèves cousant, tricotant, brodant, crochettant, chacune d'après son goût et ses capacités. Toutes les élèves passent aussi par l'école ménagère, où elles apprennent les premières notions des travaux du ménage et de la cuisine.

Le département qui m'a intéressé le plus, cependant, est celui de la fabrication des tapis orientaux. Ici aussi, chaque élève doit faire son stage, et, après la classe préparatoire, puis trois années d'école générale, passe encore une quatrième année à l'école pour se spécialiser d'après ses dispositions et se consacrer spécialement à son éducation professionnelle. Elle apprend ainsi, soit la couture, soit la fabrication des tapis, ou encore le ménage, ou la comptabilité pour pouvoir gagner sa vie dans la branche choisie.

Il est difficile, pour nous Européennes, de nous représenter le bienfait énorme pour les jeunes filles égyptiennes pauvres d'avoir ainsi l'occasion de se préparer à une vie indépendante. L'école, en Egypte, n'est pas obligatoire. Il y a bien des écoles de l'Etat, mais il dépend du choix des parents d'y envoyer leurs enfants ou non. Une loi scolaire n'existe que depuis une dizaine d'années. Les illettrés sont donc encore chose fréquente et naturelle, et pour les filles surtout, c'est une grande nouveauté que de sortir de leur vie retrouvée et monotone, et d'apprendre un métier par lequel elles gagnent leur vie. Ici aussi, la crise a contribué à libérer la femme, en obligeant bien des parents à s'occuper de leurs filles aussi bien que de leurs fils, et à les mettre dans la possibilité de gagner.

L'école Hoda Charaoui est donc une magnifique œuvre de l'Union Féministe égyptienne, et l'on devine l'énergie et la volonté obstinée qui seules ont pu la créer, et vaincre tous les obstacles qui doivent s'être dressés devant ces courageuses fondatrices. Par elles a été réalisé un progrès d'une immense importance pour le relèvement de la situation de la femme égyptienne.

M. L. W.

Un anniversaire

Le 22 octobre dernier, Mme le Dr. Charlotte Olivier, si connue pour son admirable activité médico-sociale, a célébré ses 70 ans. Nous tenons à ne pas laisser passer cette date sans exprimer à Mme Olivier, au nom de notre journal comme à celui de nos lecteurs et lectrices, tous nos vœux en même temps que notre reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait pour les causes qui nous tiennent à cœur.

Née à Péterbourg en 1864, Mme Olivier appartient à une famille de médecins, et à une génération de cinq sœurs, toutes dévouées sous une forme ou une autre à l'activité sociale et religieuse. C'est à Lausanne qu'elle vint étudier la médecine et qu'elle fut l'assistante du Dr. Roux; puis, du retour dans son pays, elle ouvrit et dirigea une clinique chirurgicale. Son mariage avec le Dr. Olivier la ramena en Suisse, où s'est déployée depuis lors toute sa magnifique activité. De 1911 à 1926, elle dirigea le dispensaire

A l'occasion d'un grand gala organisé par la Ligue pour le Droit des femmes, M. Poincaré prononça un discours dont nous extrayons le passage suivant:

« Quand on aura donné à la femme mariée la capacité civile, quand on aura garanti aux femmes dans les administrations publiques un statut régulier, on s'étonnera d'avoir tant hésité à réaliser des progrès aussi simples et d'avoir infligé à la justice et au bon sens une attente aussi prolongée.

C'est, à mon avis, calomnier les femmes que de dire que, si elles étaient maîtresses de voter, elles laisseraient tomber ce droit en quenouille, que seules les plus exaltées d'entre elles prendraient part aux scrutins et qu'ainsi elles appartiennent un appontage dangereux aux partis de violence et de réaction. Où a-t-on vu qu'il en fut ainsi dans les autres pays? Et quelle injure n'est-ce pas faire à la femme française que de lui refuser la faculté de voter, alors qu'aujourd'hui les femmes de presque toutes les nations sont électriques et éligibles? »

De son côté, Mme Brunschwig rappelle dans la *France*, ce que la cause du suffrage féminin doit à M. Poincaré :

...Peut-être écrit-elle, est-ce en pensant à sa fidèle et dévouée compagne, qui partageait son sentiment et ne craignait pas de la manifester, qu'il réclamait pour les femmes françaises la place qui leur revenait dans la vie de la nation?

« Je suis, nous écrit-elle, lors de la réunion à Paris du Congrès de l'Alliance Internationale pour le Suffrage un partisan résolu du droit des femmes au suffrage et à l'éligibilité. J'éprouve

même quelque confusion à la pensée que la France se soit laissée distancer dans cet ordre de choses par tant d'autres nations... »

...Et la dernière lettre reçue du Président, entièrement écrite de sa main, malgré la paralysie partielle qui l'avait frappé, date du 21 juin 1932, au moment de la dernière discussion du Sénat. Nous avions adressé dans la Meuse à M. Poincaré une supplique pour que, même de loin, il nous apporte son appui moral. Voici quelle fut sa réponse:

« Tous mes collègues connaissent depuis longtemps mon opinion favorable au suffrage des femmes. Les sénateurs de la Meuse voteront en ce sens. Je saisirai la première occasion de chercher à convaincre les autres... »

Aviatrices

On sait que deux femmes ont participé à la gigantesque épreuve Londres-Melbourne : Miss Cochran-Smith (Etats-Unis) qui a dû abandonner la course à Bucarest déj. et Mrs. Amy Mollison, qui, avec son mari, a tenu la course jusqu'à Karachi (Indes), où un accident de machine les a forcés à renoncer également à poursuivre l'épreuve, après avoir couvert 6.000 kilomètres en 21 heures. Ce n'est pourtant pas faute de préparatifs méticuleux, et de calculs techniques, que cet accident est arrivé, comme le prouve cet interview d'Amy Mollison par Mme Françoise Rais, dans l'*Oeuvre*:

Amy Mollison maintenant se prépare à courir la grande course Londres-Melbourne, et c'est la une des plus redoutables exploits qu'elle aura entrepris.

— Mais il faut toujours faire mieux, dit-elle, aussi. On a peint en noir à lettres d'or l'avion